

*We are the world, we are the women
We do all the work, so let's start Living...*

L'esprit de Nairobi

par Francine Pelletier

La troisième Conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes, qui se tenait cet été à Nairobi, aura été un double événement. D'un côté de la ville, la Conférence officielle avec ses 2 000 déléguées venues de 160 pays, de l'autre, Forum 85 avec plus de 13 000 participantes, ses 1 300 ateliers, ses films, ses pétitions, ses manifestations, ses kiosques et ses envolées.

On n'aura sans doute pas assez dit que c'est du côté du Forum qu'il s'est vraiment passé quelque chose et qu'est né *l'esprit de Nairobi*...

Photo : Sylvia Spring





Betty Friedan au Rallye pour l'Unité

«Nairobi, c'est quatre fois mieux que Copenhague, a déclaré Betty Friedan. Parce qu'il n'y a pas que des femmes comme moi ici, il y a des femmes comme Professeure Sara».

Professeure Sara est une jeune kényenne, enseignante de métier et philosophe par nature, venue s'entretenir avec la célèbre féministe américaine sous le figuier qu'elle s'appropriait tous les midis. Comme bien d'autres femmes africaines aussi bien qu'asiatiques et latino-américaines, Sara n'était pas à Copenhague en 1980, lors de la Conférence sur les femmes, qui est beaucoup restée l'affaire des Européennes et des Nord-Américaines. Elle n'était pas non plus à Mexico en 75 pour la toute première conférence qui, elle, a été monopolisée par les délégations officielles et les déclarations d'usage. N'oublions pas qu'il y a 10 ans, «les gouvernements pouvaient encore trouver amusante l'idée que des femmes se rencontrent pour discuter de politique», de dire Charlotte Bunch, autre féministe américaine bien connue.

Mais depuis 1975, beaucoup de choses ont changé. D'abord, les gouvernements ont cessé de trouver ça «amusant» et, dès 1980, essayaient de contrôler l'événement.

Ce contrôle s'est aussi fait sentir à Nairobi, toujours sous la consigne de ne pas *politiser* la rencontre. Mais rien ni personne n'aurait pu enfreindre ce qu'on appelle désormais *l'esprit de Nairobi*. Le fait que des femmes à la base puissent se rencontrer et discuter, au-delà de frontières idéologiques pré-établies, est trop puissante, et l'implantation de ces «happenings» extraordinaires trop bien établi maintenant. Mais il y a plus. Outre le fait d'être en Afrique, permettant ainsi à des milliers de femmes du Tiers monde d'être au rendez-vous, il y a «l'évolution de la conscience politique» des femmes.

Confiance dans la diversité

«Il s'est fait beaucoup de travail depuis Copenhague», explique Beryl Banfield, panaméenne d'origine et membre du groupe Interacial Books for Children aux États-Unis. «Nous ne nous entendons pas sur tout mais il est évident que se disputer ne donnera rien. Mieux vaut chercher ensemble toutes les formes d'oppression pour les femmes, mieux vaut poser les bonnes questions».

On s'en souvient, Copenhague avait été le lieu de mémorables affrontements, mais l'événement avait au moins permis de poser

clairement la question de la pluralité des tendances féministes. «Mais en 1980, nous n'avions pas la confiance nécessaire pour accepter cette diversité, poursuit Betty Friedan. Nous nous campions derrière la rhétorique. Il faut dire que la première vague du féminisme a été un peu piégée par son «isme». Le côté un peu doctrinaire qui guette toute idéologie».

Ce n'est donc pas par hasard si, très vite, les questions de l'apartheid en Afrique du sud, de la Palestine, du Nicaragua et du non-remboursement de la dette des pays latino-américains ont dominé le Forum. C'était ne pas passer à côté des préoccupations fondamentales du Tiers monde, ce que ses porte-paroles au Forum étaient déterminées de ne pas laisser faire ; c'était une question de priorité mais c'était aussi ouvrir d'autres perspectives sur la réalité des femmes ou comme disait Selma James, directrice de la Campagne pour le salaire au travail ménager : «La logique patriarcale n'explique pas tout».

Racisme : un leitmotiv

«Rien ne sert de lutter contre l'oppression des femmes si les femmes blanches vont opprimer les femmes noires, poursuit ma-

UNE JOURNÉE DANS LA VIE D'UNE FEMME EN AFRIQUE RURALE

4h45
Elle se lève, se lave
et mange

5h à 5h30
Se rend aux champs

5h30 à 15h
Laboure, sarcle,
désherbe et plante

15h à 16h
Ramasse du bois
de chauffage
et rentre chez elle

16h à 17h
Moud le grain

17h30 à 18h30
Va chercher l'eau
(4 kilomètres
aller-retour)





Un public plus qu'attentif



On distribue Les Cahiers de la Femme et autres documents aux intéressées.

dame Banfield. Ce n'est pas une question théorique, mais bien plutôt une réalité. D'ailleurs, le mouvement des femmes aux États-Unis, est empreint de racisme». C'est ainsi que la question du racisme, davantage que le sexisme, a servi de leitmotiv au Forum, comme si nous avions un énorme rattrapage (on mea culpa?) à faire : «Nairobi is beautiful», disait une participante noire, «Il faut vraiment regarder pour voir des Blanches».

Je suppose qu'en tant que femme blanche – de classe moyenne de surcroît – j'aurais pu facilement me trouver mal à l'aise face à une telle situation. Surtout que je devais bien admettre ce que personne – surtout pas une féministe – n'aime admettre: oui, je suis raciste ne serait-ce que par une certaine façon de *ne pas voir*. Car s'il est vrai que tous les Noir-e-s grandissent avec l'idée de leur infériorité, comment le contraire ne serait-il pas tout aussi vrai ?

Dans l'ensemble tout de même, ces «déclarations» se faisaient sans trop d'agressivité, surtout sans culpabilisation à outrance, ce qui n'est jamais très utile. Les femmes noires (sauf peut-être quelques américaines) n'étaient pas du tout intéressées

à jouer le jeu des «plus grandes victimes» et les femmes blanches sentaient que c'était l'occasion (ou jamais) de se taire, et d'écouter. En ce sens, Nairobi a peut-être été la rencontre Nord-Sud la plus réussie à ce jour, tout simplement parce que le Nord

s'est quelque peu effacé devant le Sud, s'abstenant, pour une fois, de s'ingérer dans les affaires des autres.

Photos : Sylvia Spring



18h30 à 19h30
Allume le feu et fait
la cuisson

19h30 à 20h30
Sert le repas à sa famille
et mange





La fête de clôture

Un courant féministe dangereux

Il n'y a eu que les Françaises pour faire grand cas de la question des mutilations sexuelles, sans tenir compte de la position des Africaines là-dessus (bien que ces dernières semblent de plus en plus préoccupées par ce problème). Il y eut aussi certains groupes de femmes pour la paix, des pays de l'Ouest pour la plupart, qui auraient voulu faire prévaloir le « nous sommes toutes des femmes d'abord », c'est-à-dire sans pays ni allégeance puisque ce sont là des prérogatives d'hommes. « C'est absurde de dire à une femme kényenne qu'elle n'est pas africaine d'abord, ou noire d'abord, ou pauvre d'abord. Nous ne sommes pas des femmes d'abord, nous sommes tout ce que nous sommes d'abord. Il faut que nous puissions intégrer la question de race, de classe, d'âge, de pays, de région aussi bien que de sexe dans notre vision du monde (...) Je n'aime pas qu'on utilise la paix pour minimiser les conflits de ce monde et faire taire les femmes qui ont le plus besoin de parler », confia Selma James en entrevue.

Ceux ou celles qui n'ont vu que de vulgaires chicanes dans les nombreuses altercations opposant Israéliennes et Palestiniennes, Iraniennes et Iraquiennes, ou encore entre femmes occidentales défen-

dant la prostitution et femmes du Tiers monde la condamnant, n'ont donc pas compris que la confrontation était ici la meilleure façon d'aller au fond de ces questions ; d'explorer nos différences et de les comprendre. À ce titre, il fallait voir le caucous des femmes lesbiennes qui, tous les jours, siégeaient en plein air afin de se rendre *visibles* et clarifier leurs positions. Il fallait voir surtout leur calme et leur pondération devant l'inévitable meute d'hommes (à 99% Noirs) qui les bombardaient de questions du type : « Mais c'est perversi ce que vous faites-là ! » « Et comment faites-vous pour avoir des enfants ? » Et puis, en riposte à une femme indienne ayant affirmé que le lesbianisme n'était que de la ségrégation, une Péruvienne déclara en atelier que le fait de dénoncer le lesbianisme comme une dégradation morale typique des pays de l'Ouest n'était qu'une manoeuvre visant à maintenir en tutelle les femmes du Tiers monde.

Des positions opposées

C'est tout cela qui a fait la différence entre Forum 85 et la Conférence officielle. Encore heureux que celle-ci n'aie pas avorté au départ – ce qui était prévisible – et qu'elle ait pu, de justesse, adopter « les stratégies pour l'avenir. » (Mentionnons

quand même, l'apport remarquable de femmes comme Margaret Papandreou de Grèce, Ruth Escobar du Brésil et même, Louise Harel du Québec qui y ont amené tout leur panache et leur sens de la réalité). Mais ce n'est pas des Nations Unies qu'il faut espérer des changements fondamentaux. Le gouvernement canadien nous a très bien fait sentir que là comme ailleurs c'est encore la loi du plus fort qui prévaut, notamment lorsqu'il a avisé sa « délégation non officielle » de ne pas le mettre dans l'embarras en adoptant des positions contraires aux siennes. Quant on sait que le Canada s'est abstenu de voter sur la question de l'apartheid (le regrette-t-il à l'heure où le monde entier dénonce ce système?) qu'il a ni plus ni moins cautionné le sionisme en Israël, et qu'il a tout fait pour faciliter les positions américaines, nous ne pouvions franchement pas nous retrouver du même côté de la clôture !

Vers une vision globale...

Que retenir de Nairobi au bout du compte? Betty Friedan, pour sa part, n'a pas hésité à parler de la naissance d'un « tout autre mouvement », qui pourrait bien nous mener en Inde en 1990 pour un autre forum, mais amputé cette fois de son pendant officiel. Cet « autre mouvement », les Américaines

UNE JOURNÉE DANS LA VIE D'UNE FEMME EN AFRIQUE RURALE

20h30 à 21h30
Lave les enfants,
la vaisselle et
se lave à son tour

21h30
Elle se couche.

4h45
Elle se lève, se lave
et mange

5h à 5h30
Se rend aux champs

5h30 à 15h
Laboure, sarcle,
désherbe et plante





Membres de la délégation canadienne à la Conférence de l'ONU

l'ont déjà qualifié de «global féminisme».

Plus que le simple enracinement du féminisme dans chaque région du monde, le féminisme «global» implique, selon Charlotte Bunch, que «nous apprenions les unes des autres, que nous élargissions notre définition du féminisme et nos perspectives de travail au fur et à mesure que d'autres femmes se joignent à nous. Puisque le monde fonctionne déjà sur un plan international – la vie et la réalité des un-e-s ayant des ramifications sur la vie des autres – toute lutte pour le changement à l'approche de l'an 2000 ne peut se passer de cette vision globale»¹.

Pour ma part, il m'a fallu passer par Nairobi pour m'assurer que cette vision globale était possible. Pour mieux me convaincre de la richesse et de la complexité du mouvement des femmes, mais aussi, de son ouverture. Bref, Nairobi aura été pour moi, comme sans doute pour l'ensemble des participantes, une expérience essentielle, pour ne pas dire l'événement féministe le plus important des dix dernières années.



1/ Voir *Bringing the Global Home. Feminism on the 80's*, Book III, Antelope Publications, Denver Co., 1985.

Photos : Sylvia Spring



CONFÉRENCE MONDIALE DES NATIONS UNIES SUR LA FEMME - 1985



Pour les Nations Unies, la période de 1976 à 1985 a été la Décennie de la femme. «Pour la première fois de l'histoire, le point de mire de la planète était cette moitié de sa population qui, à cause d'un hasard génétique, accomplit dans le monde les deux tiers du travail, perçoit un dixième de ses revenus et possède moins d'un centième de ses biens», lit-on dans le rapport de 1985 sur *La situation de la femme dans le monde*.

Illustration de Wendy Hoile

15h à 16h
Ramasse du bois
de chauffage
et rentre chez elle

16h à 17h
Moud le grain

17h30 à 18h30
Va chercher l'eau
(4 kilomètres
aller-retour)

